

PHOTO

L'ÉMOTION PAR L'IMAGE DEPUIS 1967

LA PHOTO A 200 ANS ET APRÈS ?

QUE RESTE-T-IL
DE NOS ICÔNES ?

HISTOIRE(S) D'IA

PARIS PHOTO
À L'ÈRE DIGITALE

L'APPAREIL
DU FUTUR

NOUVELLE
GÉNÉRATION,
ANCIENNES
TECHNIQUES

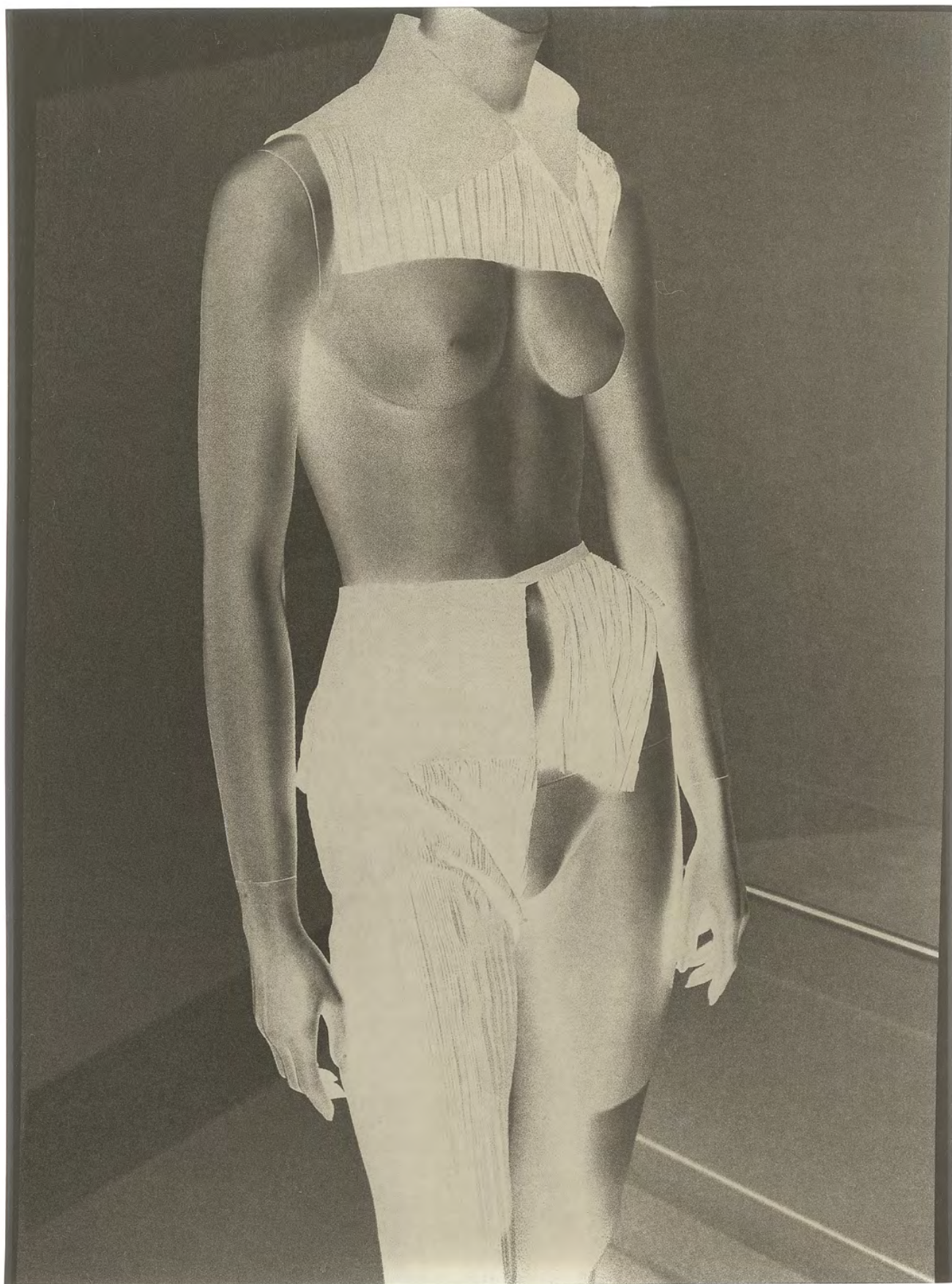
LES FESTIVALS,
EXPOS ET LIVRES
DE LA RENTRÉE

569 / Automne 2026

L 14978 - 569 - F: 8,80 € - RD



© VINCENT FOURNIER



Le passé plus que jamais présent

Nouvelle génération, anciennes techniques

Cyanotype, calotype, plaques de verre, photogramme, tirage platine, pellicules périmées... Une nouvelle génération de photographes reprend en main les procédés qui ont accompagné l'invention et le développement du médium. Mais derrière cet apparent retour en arrière se joue tout autre chose qu'une nostalgie de l'argentique. Ces artistes retrouvent le temps, l'accident et la matière, tout en hybridant librement techniques historiques et outils numériques.

HUGO MAPELLI, *Silver shapes*, tirage à partir d'un écran. Impression jet d'encre d'après une épreuve argentique

« Ces expérimentations naissent d'un besoin de ralentir face à la surconsommation d'images actuelle. L'image ne s'imprime pas, c'est une apparition. »

Hugo Mapelli

Toucher le papier, enduire une surface, attendre que la chimie agisse, gratter une émulsion, manipuler une plaque de verre... Il y a assurément une dimension encore très manuelle et méticuleuse au travail de certains photographes d'aujourd'hui. Beaucoup naviguent d'un procédé à un autre, numérique ou non, ancien ou non. Ils réalisent leurs propres tirages et leurs procédés impliquent la superposition de couches successives, des temps de séchage et la préparation artisanale de surfaces.

Daguerréotype, collodion humide, cyanotype... Certains de ces procédés remontent aux premières décennies du médium. « La plupart de ces procédés n'ont pas été perdus, ou alors pas longtemps. Dans les années 1970, il y avait encore une pratique du collodion humide dans les pays de l'Est et puis c'est réapparu aux États-Unis en 1995 », raconte Éric Antoine, photographe alsacien passé maître du collodion humide. En usage depuis les années 1850, ce procédé impose d'opérer un mélange de produits chimiques, puis d'en recouvrir la plaque de verre avant la prise de vue pour enfin développer aussitôt le support sensible dans l'obscurité.

« Depuis la reconnaissance institutionnelle de la photographie comme art, de nombreux photographes expérimentaux sont allés fouiller dans ces procédés qu'on avait laissés dans le passé. Mais il est vrai que, récemment, les procédés historiques ou alternatifs en tout genre sont assez présents dans l'art photographique. On ressent un besoin d'aller plus loin que la "simple photographie". »

UNE DISCIPLINE ÉMANCIPATRICE

Plus qu'un retour au passé, ces procédés offrent un espace de liberté. Il s'agit de rouvrir des possibilités que l'Histoire n'a jamais totalement refermées... « Pour ma part, une des premières motivations à utiliser des procédés anciens fut de tout contrôler moi-même, de fabriquer ma chimie et de ne plus dépendre des entreprises qui vendent du matériel photographique, ni même des encadreurs, explique Éric Antoine. Je peux, dans une certaine mesure, contrôler l'aspect de mon image à différentes étapes. Selon moi, il est important pour un artiste d'être capable de décider des "accidents" de la photographie argentique. Donc ne pas dépendre d'une industrie, pouvoir tout contrôler mais en acceptant d'immenses contraintes techniques. »

Mais il s'agit aussi de revenir aux fondamentaux en se confrontant à nouveau à la lenteur du geste. Pour la jeune garde dont fait partie Hugo Mapelli, exposé fin mars à la maison Saint Laurent, à Paris, la découverte des procédés historiques naît explicitement « d'un besoin de ralentir face à notre surconsommation d'images actuelle. L'image ne s'imprime pas, c'est une apparition ». Il poursuit : « Nos boîtiers numériques sont tellement parfaits, tellement nets qu'ils restituent une réalité presque trop réelle. Pour moi, une image "vraie", ce n'est pas la plus fidèle techniquement. C'est celle qui assume ses défauts. C'est pour ça que j'en reviens à la chimie, aux gestes, à la texture du papier : la matière doit faire exister autre chose qu'une simple copie froide du réel ».

Pour Anaïs Boudot aussi, photographe relève moins de la capture que de la fabrication. « Je ne suis pas tellement une photographe de "prises de vue", c'est plutôt le processus du "faire" et le cheminement physique et mental que cela induit qui m'intéresse. Dans ces procédés proches de l'artisanat, chaque étape peut engendrer une erreur, une bifurcation, une découverte. »

Chez elle, l'assemblage de négatifs anciens sur verre donne naissance à des maisons qui viennent traduire la dualité du foyer nucléaire : espace supposé protecteur mais aussi lieu d'une profonde fragilité structurelle. Rassemblées, elles forment la série *Les généalogiques* (2025). « La précision des procédés anciens, leurs réactions chimiques, physiques, sont encore aujourd'hui questionnées dans leur pouvoir de fascination, leurs facultés à faire advenir l'image dans des conditions qui, parfois, nous disent avec une acuité nouvelle ce petit miracle qu'est la photographie », renchérit Éric Antoine dont les images, d'une finesse rare, contrent fermement le « déluge numérique » auquel nous faisons face.

UN ESPRIT D'EXPÉRIMENTATION...

Cette recherche de matérialité et cet esprit d'expérimentation rapproche finalement les photographes contemporains des pionniers du genre. Anaïs Boudot parle des débuts du médium, non comme un âge d'or à reproduire, mais comme une période où rien n'était encore complètement codifié : un « foisonnement d'essais, de pistes



ALBARRÁN CABRERA, avec l'aimable autorisation de Les Douches la Galerie. | @albarrancabrera



ÉRIC ANTOINE *Cerveau XXXI*, Ambrotype, 2023 | @ericantoinephoto

ouvertes », dont les procédés lui paraissent parfois proches du DIY (Do it yourself). Et cite volontiers Anna Atkins qui, dès 1843, entreprend son *Photographs of British Algae: Cyanotype Impressions*, un herbier de 389 planches où les algues se découpent en délicates silhouettes bleu de Prusse. « Dans ces planches, j'adore la coexistence des plantes et de l'écriture manuscrite. Je trouve très inspirant cette alliance de sensibilité et d'ingéniosité. »

Ces réflexions résonnent aussi pour le photographe Nanténé Traoré, qui expose *Pays des Merveilles* à la Maison Européenne de la Photographie à Paris jusqu'au 29 novembre prochain. « J'ai un rapport très plastique à mon médium, j'aime tester ses limites, explorer toutes les chaînes de "fabrication" d'une image, de la prise de vue jusqu'au tirage. J'ai passé beaucoup de temps à faire du collage avant de faire de la photo et de cette pratique il me reste, je pense, ce goût du "faire œuvre" ».

Chez lui, pas de cyanotype ou de tirage platine, mais l'usage de pellicules périmées depuis 20 ou 30 ans. Elles sont développées puis scannées avant d'être imprimées. Nanténé Traoré les glâne sur les sites de seconde main ou dans les marchés aux puces, privilégiant même celles qui ont été mal conservées. Leur vieillissement devient une donnée créative. « J'ai l'impression de collaborer directement avec la matière, pas simplement de l'utiliser pour arriver à une image précise », note-t-il. Chaque procédé est choisi pour ce qu'il révèle de l'image, et non par principe.

...QUI S'EXPRIME JUSQU'AU PROCÉDÉ D'IMPRESSION

Bien loin des papiers barytés modernes,

les recherches de Nanténé Traoré l'ont d'ailleurs conduit jusqu'au velours : « Je cherchais des manières de brouiller les pistes entre peinture et photographie, et le velours était le support parfait pour ce type d'expérimentation. La fibre du velours rappelle par endroits le geste du pinceau, donne un côté presque sensuel, charnel à l'image, on a envie de la toucher, et c'est aussi quelque chose qui m'intéressait, ce rapport direct à une peau qui n'en n'est pas vraiment une ». Après l'impression par sublimation, le velours est tendu sur un châssis de bois comme une toile, puis brossé pour faire ressortir les couleurs. L'œuvre réclame même qu'on la dépoussière de temps en temps : « c'est tout un processus de soin donné à l'image ».

Les célèbres photographes espagnols Angel Albarrán et Anna Cabrera se plaisent eux aussi à utiliser des procédés et matériaux très anciens : tirages au platine, cyanotype, papier gampi japonais... Ils transfigurent la réalité pour la découper en tableaux baroques et sensuels, qui s'échappent vers la fiction. « Après environ deux ans d'expérimentation, nous sommes parvenus à cette combinaison de pigments, de papier gampi et de feuille d'or. L'utilisation de l'or derrière des surfaces délicates ou translucides dans certaines traditions picturales japonaises a été une référence importante. La lumière traverse partiellement le papier gampi, se reflète sur l'or et traverse à nouveau l'image, modifiant subtilement la perception des couleurs », relève le duo barcelonais.

Reste un risque : que cette virtuosité tourne au catalogue de recettes, que l'accident chimique, le bleu du cyanotype ou les imperfections de l'argentique deviennent des effets immédiatement séduisants... Mais les artistes les plus intéressants échappent précisément à cette esthétique pour faire de la technique un élément du récit.

« J'ai souvent entendu dire que les procédés photographiques trop marqués pouvaient paraître maniéristes, et c'est assez juste dans certains cas. J'aime bien étudier cela et voir jusqu'à quel point le médium seul peut générer des images fortes. Mais c'est vrai qu'il y a un réel danger de se laisser emporter par le procédé et qu'il prenne le dessus. Je pense d'ailleurs que j'en ai été une victime consciente au début de mon utilisation du collodion humide. Il est difficile de ne pas se laisser tenter par le passé et par une esthétique datée. La pratique contemporaine des procédés anciens est un bras de fer pour ne pas dépasser cette limite », note Éric Antoine.

RÉAPPROPRIATION OU REPRISE EN MAIN ?

Les nouvelles générations de photographes sont nombreuses à puiser dans le répertoire de procédés mis au point avant 1914. « Est-ce qu'on emploierait le mot "réappropriation" s'il s'agissait d'une technique de gravure, ou de peinture à l'huile ? » Pas vraiment, selon Anaïs Boudot. « J'ai l'impression qu'il s'agit d'outils qui coexistent, que chaque artiste emploie, continue d'utiliser et de faire vivre à sa manière, avec les enjeux du temps présent. Et, en même temps, je ne suis pas certaine qu'on puisse mettre au même niveau l'outil numérique et l'outil cyanotype par exemple... », s'interroge-t-elle.

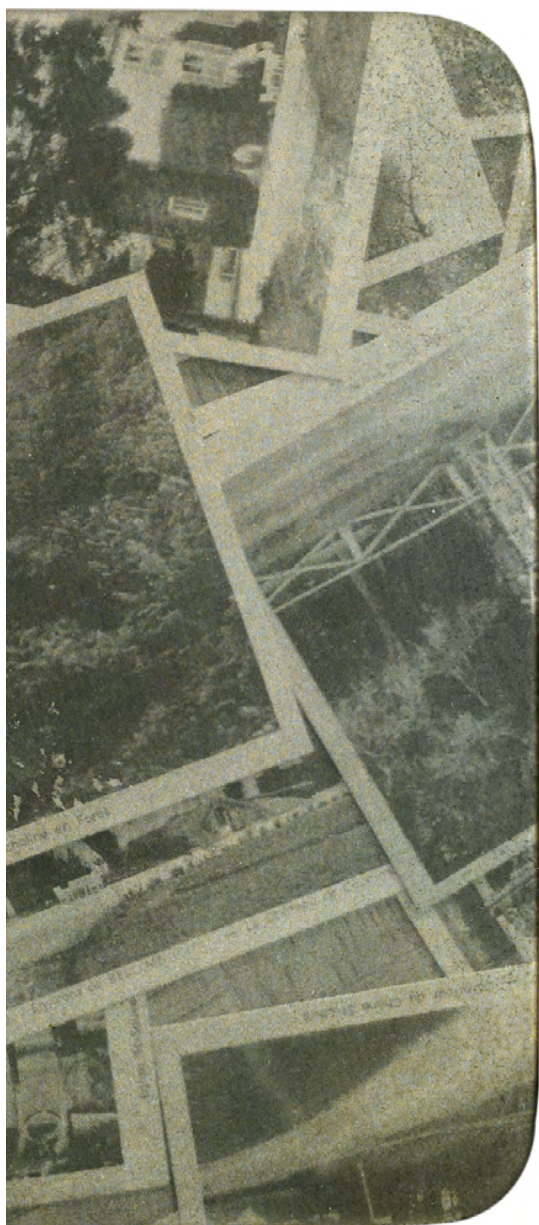
Étudiante au début des années 2000, elle a connu cette jonction entre ces deux ères de l'image, entre deux époques argentiques-numériques. Et ne voit aucune raison de choisir un camp : « Aujourd'hui, nous avons une coexistence de tous ces procédés qui ne s'excluent pas les uns les autres ».



ANAÏS BOUDOT, *Cartes postales*, tirage argentique sur verre et peinture, avec l'aimable autorisation de la Galerie Binome. | @anaïs.boudot

« Difficile de ne pas se laisser tenter par le passé et par une esthétique datée. La pratique contemporaine des procédés anciens est un bras de fer pour ne pas dépasser cette limite. »

Éric Antoine



ANAÏS BOUDOT, *Le fantôme*, Série *les Généalogiques*, négatif ancien et verres texturés chinés, soudure à l'étain, avec l'aimable autorisation de la Galerie Binome. | @anaïs.boudot



« J'ai l'impression de collaborer directement avec la matière, pas simplement de l'utiliser pour arriver à une image précise. »

Nanténé Traoré

LE NUMÉRIQUE, MEILLEUR ALLIÉ DU XIX^E SIÈCLE ?

Pour autant, beaucoup d'amoureux des procédés du XIX^e siècle ne photographient pas uniquement à l'ancienne :

ils préfèrent employer des appareils modernes (argentiques ou numériques) pour convoquer une technique ancienne au moment du tirage.

« Le numérique facilite notamment les passages entre médiums et permet de produire les internégatifs grand for-

mat, nécessaires à certains tirages par contact. Une opération autrefois complexe et coûteuse qui devient beaucoup plus accessible. De manière contre-intuitive, cela a favorisé le retour des procédés anciens », commente Anaïs Boudot, qui peut ainsi réaliser une prise de vue numérique, parfois même au téléphone, avant de la faire basculer vers un procédé d'impression manuelle.

Hugo Mapelli pousse encore plus loin ce télescopage temporel : et si un écran numérique devenait un négatif ? Que se passe-t-il alors en chambre noire ? Il a fallu forcer le dialogue entre des outils qui n'ont ni la même époque ni la même vocation. « Mais de là est né un tirage, à partir d'un portrait. Au premier regard, on ne comprend pas ce qu'on a sous les yeux : on est face à la trame géométrique de l'écran, une pure abstraction graphique composée de milliers de points magenta et cyan. Ce n'est qu'en prenant un peu de distance que ces points viennent se fondre dans notre œil et qu'un visage se dessine ».

Cette expérience illustre ce qui se joue finalement aujourd'hui : ni retour au XIX^e siècle ni abandon du nôtre, mais une collision des temporalités. Le numérique peut devenir la condition même de la réinvention d'un procédé ancien. L'histoire de la photographie cesse alors d'être une ligne droite allant du daguerreotype au smartphone. Elle ressemble davantage à une immense boîte à outils dans laquelle les artistes piochent librement.

Par Lise Laroye

HUGO MAPELLI

Tirage argentique d'après contretype numérique.
@_hugomapelli





NANTÉNE TRAORÉ, *Sound of speed* (2025), avec l'aimable autorisation de la Galerie Sultana et la MEP | @nantene_traore